

BULLETIN
DES
AMITIÉS SPIRITUELLES



SOMMAIRE : *Maximos de Sédiz*, page 1. — *Le miracle chrétien*, page 2. — *La Porte de France*, page 13. — *Le Père Serge (Jean de Cronstadt)*, page 17. — *L'amour du prochain*, page 23. — *René Fersanges*, page 26. — *Questions et Réponses : Sur la pauvreté en esprit*, page 30. — *Entr'aide*, page 32. — *Livre reçu*, page 32.

Un Inédit de Sédir

La Bibliothèque des Amitiés Spirituelles vient de faire un tirage limité et non mis dans le commerce d'une œuvre inédite de Sédir :

La Dispute de Shiva contre Jésus

Le manuscrit a été photographié, de sorte que l'ouvrage se présente sous son aspect original, tel que Sédir l'a écrit. Il est orné de deux dessins à la plume, de Sédir et il y a été ajouté un portrait de l'auteur.

Il ne reste plus que quelques exemplaires de cette plaquette, au prix de 50 frs l'exemplaire.

Prière de s'adresser à A. L. Legrand, éditeur, 2, rue du Point-du-Jour, à Bihorel-lès-Rouen (Seine-Inférieure).

RENSEIGNEMENTS

La Société

des « Amitiés Spirituelles », fondée par Sécir, a été déclarée en 1920 (insertion au « Journal Officiel » du 16 juillet 1920).
Objet : Association chrétienne libre et charitable. Siège et Secrétariat Général : 5, rue de Savoie, Paris (6°). Envoi des statuts sur demande.

Permanences

ont lieu aux adresses de nos Comités et de nos Correspondants, que l'on peut demander au Secrétariat Général. On y reçoit gratuitement toute personne qui désire obtenir un renseignement sur les matières religieuses et philanthropiques.

Réunions spirituelles. — Ont lieu aux mêmes endroits et sont employées pour demander au Ciel, par la prière, d'intervenir dans la guérison des maladies et dans les événements individuels et collectifs.

Bibliothèque. — Certains de nos Comités ont organisé un service de prêt gratuit de livres.

Entretiens familiaux. — Des causeries sont données dans chaque Comité, selon le désir des adhérents.

Réceptions particulières. — Enfin, les Directeurs de nos permanences reçoivent individuellement les personnes qui le désirent.

Permanences et Réunions

Comité directeur et Secrétariat général
5, rue de Savoie, Paris (VI^e).

Comité parisien, 5, rue de Savoie (VI^e).

le samedi, de 13 à 18 h. et le dernier dimanche, de 13 à 18 h.

le 3^e jeudi, de 14 à 18 h. et sur rendez-vous.

Réunion des Sociétaires le 1^{er} dimanche, à 14 h. 30.

Comité russe, les lundis, de 20 à 21 h.

le 3^e dimanche, à 15 h. 30.

Comité girondin, 16, rue Paul-Bert, Bordeaux, le dimanche,
de dix heures à midi.

Comité limousin, 16, avenue des Bénédictins, Limoges, le
vendredi, de 20 à 22 h.

Comité manceau, 14 bis, rue Siéyès, Le Mans; les 3^e di-
manches de février, juin et octobre, de 14 à 18 h. et
sur rendez-vous.

Comité marseillais, 41, rue Paradis, Marseille,
1^{er} dimanche, de 10 h. 30 à midi — 1^{er} et 3^e jeudi de
20 h. à 21 h. et sur rendez-vous. Pour la correspon-
dance, écrire B. P. 85 Saint-Ferréol, Marseille.

Comité mayennais, 9 bis, rue André de Lohéac, Laval,
le 3^e dimanche, de 10 h. 30 à midi et sur rendez-vous.

Comité breton, 88, chemin des Renardières, Nantes.
Le lundi, de 14 à 18 h. et sur rendez-vous.

Comités normands, 2, rue du Point-du-Jour, Bihorel (S.-I.),
le samedi, à 14 h. et sur rendez-vous. (Tél. 912-25).

le 1^{er} dimanche :

à 15 h. Séance et entretien mystique.

à 16 h. Réunion des sociétaires.

le samedi qui suit le premier dimanche, à 21 h.,
réunion en « Cercle amical » des hommes désirant
échanger des idées.

au Havre, salle municipale, 9, rue Lord-Kitchener,
le 2^e dimanche : 14 à 15 h. : Permanence. — **Bible-**
thèque. — 15 h. : Entretien mystique.

le samedi qui suit le deuxième dimanche du mois, à
21 h., réunion en « Cercle Amical » des hommes
désirant échanger des idées.

au 3, rue Pasteur, le samedi, de 14 à 16 h. et sur ren-
dez-vous. Tél. 22.32.

à Bolbec, 20, rue Jules-Grévy, le 3^e dimanche, de
15 à 16 h.

à Caen, 7, impasse Callu, le 4^e dimanche, de 9 à
10 h. et sur convocations.

à Dieppe, 126, rue Général-Chanzy, le 4^e dimanche,
de 14 à 16 h.

Comité toulousain, Vieux Chemin de Lasbordes, 5, im-
passe de Douai, Toulouse; sur convocations.

Comité tourangeau, 76, rue J. J. Noirmant, Tours.

le 1^{er} samedi, de 20 h. 30 à 22 h.

le 3^e dimanche, de 10 h. à 12 h. et sur rendez-vous.

Comité belge, 224, rue Lombaertzyde N. O. H., lez-
Bruxelles, sur rendez-vous.

Comité égyptien, B. P. 1267, Alexandrie; sur convocations.

Comité polonais, rue Chmielna, n° 36/7, Varsovie,
le jeudi, de 16 à 18 h.

Réunion des Sociétaires le 3^e dimanche, de 17 à 20 h.

Les membres habitant la province ou l'étranger
peuvent demander au Secrétariat général, pour des rendez-
vous, le nom et l'adresse du directeur de leur région.

Conférences publiques

A PARIS (VI^e), 5, RUE DE SAVOIE, A 21 H. :

Samedi 27 Avril :

« A CHAQUE JOUR SUFFIT SA PEINE ». —
Paul Dewailly.

Samedi 25 Mai :

« PRENDS TA CROIX ET SUIS-MOI ». —
Emile Catzefflis.

*
**

A BIHOREL, 2, RUE DU POINT-DU-JOUR, A 15 H. :

Dimanche 7 Avril :

« LA JOIE MYSTIQUE ». — Marcel Dubuc.

Dimanche 5 Mai :

« LA SCIENCE ET L'EVANGILE ». — J. B.
Perrin.

Dimanche 2 Juin :

« LA MYSTIQUE CHRETIENNE ». — Emile
Catzefflis.

*
**

AU HAVRE, 9, RUE LORD-KITCHENER, A 15 H. :

Les conférences faites à Bihorel seront données
les Dimanches 14 Avril; 12 Mai; 9 Juin.

Bulletin des Amitiés Spirituelles

• *Comme Jésus nous a aimés,
nous aussi, aimons-nous les uns les autres* •

N° 27

Avril 1935

Maximes de Sédir

Demeurez où le destin vous fixe, selon les indications des circonstances et les lumières de votre conscience ; mais, dans la sphère où vous croyez devoir vous tenir, déployez toutes vos énergies, subvenez à tous vos devoirs et, si vous ne trouvez plus rien à faire, inventez des entreprises et allez au devant des besoins de ceux qui n'osent les exprimer.

Le Ciel ne nous demande que de faire notre devoir.

Les hommes ne soupçonnent pas la force de la douceur.

Restez là où le destin vous a mis. Vous êtes à cet endroit parce qu'il est le meilleur pour votre âme et les autres âmes ; là où les circonstances vous fixent se réunissent les fils des travaux auxquels vous êtes spécialement aptes ; là vous trouverez l'épreuve dosée juste pour vos forces, là convergent les lumières que vous êtes capables d'assimiler et qui vous sont saines.

C'est se tenir au plus près de notre Maître que de se fatiguer pour des indifférents, de se dévouer pour des ingrats, de prier pour des êtres qui ne sauront pas qu'on s'occupe d'eux et qui, même si on le leur disait, se refuseraient à le croire.

Il faut travailler le jour, c'est-à-dire nous dépenser pour que la nuit, pendant le sommeil, nous puissions recevoir une ample provision de forces, d'idées et d'enseignements. Tel est l'exemple que le Seigneur nous donne.

Le Miracle chrétien

La diffusion du christianisme dans l'Empire romain est un des événements les plus extraordinaires de l'Histoire.

Les voyages missionnaires de saint Paul commencèrent vers l'an 38 pour se terminer à Rome vers l'an 64. Ils conduisirent l'apôtre en Syrie, dans presque toute l'Asie Mineure, en Grèce, à Chypre, en Crète, à Malte, enfin à Rome. Il eut à souffrir pour la foi qu'il présentait au monde. Le passage de sa seconde épître aux Corinthiens (XI, 23-33) où il énumère les martyres qu'il a subis est dans toutes les mémoires. Toutefois, ceci n'était encore que répression locale et sans grand retentissement. Mais le colosse romain ne devait pas tarder à prendre ombrage et à mobiliser toutes ses forces pour extirper la religion nouvelle.

Il est facile de comprendre son état d'esprit. De tous les cultes professés dans l'Empire, le seul qui fût universellement pratiqué était celui des empereurs, lesquels incarnaient, aux yeux des nations, la puissance romaine. Le culte des dieux variait nécessairement d'une province à l'autre ; l'empereur restait le même partout et il avait sur les autres dieux, la supériorité de se venger, sans retard de ses détracteurs. Aussi les cités rivalisaient-elles dans la pompe avec laquelle elles servaient ce dieu. Refuser le culte à l'empereur, c'était se poser en ennemi de l'Etat.

Or, les chrétiens refusaient d'adorer l'empereur, comme ils refusaient de servir les dieux. Ils soulevèrent contre eux le traditionnalisme et la raison d'Etat. Ils furent lésés dans leurs intérêts matériels et moraux par les autorités toujours empressées à faire leur cour au César tout-puissant. Mais, de bonne heure, on eut recours contre eux à des procédés plus énergiques. Dès l'an 64, Néron décréta une persécution générale qui dura quatre ans et qui sévit surtout à Rome et dans les provinces d'Asie Mineure où s'était déroulé l'apostolat de saint Paul. Trente ans plus tard, il y en eut une autre, plus courte mais terrible, sous Domitien (94-96). L'histoire des persécutions est d'ailleurs connue et nous n'avons pas le dessein de la rappeler.

Nous voulons esquisser une autre histoire, très suggestive, elle aussi, et qui, jusqu'à ces derniers mois, n'a jamais été écrite : celle de la lutte intellectuelle du paganisme contre le christianisme naissant.

A la fin de 1934 a paru un ouvrage du plus grand intérêt où M. Pierre de Labriolle, professeur à la Sorbonne, montre que le monde antique n'a pas combattu la foi nouvelle uniquement par le fer et par le feu, mais qu'il a usé contre elle des ressources d'une pensée depuis longtemps rompue à toutes les subtilités de la dialectique. (1)

(1) P. de Labriolle : *La réaction païenne (Etude sur la polémique antichrétienne du I^{er} au VI^e siècle)*, Paris (L'Artisan du Livre) 1934, in-16, 519 pages, 40 fr.

M. de Labriolle cite tous les écrivains qui combattirent le christianisme au cours des six premiers siècles, et il expose leur argumentation. Ces polémistes sont nombreux. Toutefois, quatre noms dominent tous les autres : Celse au second siècle, Philostrate et Porphyre au troisième, l'empereur Julien au quatrième.

L'ouvrage que le philosophe Celse dirigea contre les chrétiens est intitulé *Discours vrai* ou *Parole de Vérité*. Il date des environs de l'an 178. C'est « la première enquête approfondie dont le christianisme ait été l'objet, du côté païen ». Nous ne le connaissons que par la réfutation qu'en fit Origène, soixante-dix ans plus tard.

Pour Celse, le christianisme est une doctrine barbare, absurde, élaborée par des gens sans culture chez qui, d'ailleurs, elle recrute le gros de ses partisans. Les chrétiens affectent de mépriser les lois, les coutumes, la science ; or, le meilleur de leur doctrine se trouve dans Platon, leur enseignement est plagié dans les philosophes et dans les mystères. L'idée d'un Dieu s'incarnant paraît à Celse une insanité. Quant aux miracles, ils sont ou bien faux ou bien relevant de la magie. Et notre polémiste s'étonne qu'au nom de tels principes les chrétiens attaquent la religion nationale, pièce essentielle de l'Etat ! A ses yeux, le martyr est sans utilité ; ceux qui le subissent ne sont, du reste, que des malfaiteurs justement punis.

Il raille les récits bibliques qu'il appelle « fables bonnes pour de vieilles femmes ». Il

paraît ne connaître du Nouveau Testament que le premier Evangile et un peu le troisième et il les soumet à sa critique et à ses sarcasmes. Ce qui le choque, c'est que Jésus ait été le fils d'un charpentier, que sa mère ait dû travailler pour vivre, qu'il se soit entouré d'hommes du commun et qu'il ait achevé une existence médiocre par une mort misérable. D'autre part, il reproche aux chrétiens les divisions que le gnosticisme avait déjà creusées dans leur sein — point particulièrement douloureux pour les chrétiens de stricte orthodoxie.

Celse a eu le tort de sous-estimer les chrétiens. Il y avait parmi eux une élite qui s'efforçait de « penser » sa foi. Au reste, Origène n'était nullement inférieur à Celse au point de vue de la culture et il le dépassait par sa connaissance du christianisme et surtout par sa foi, par son amour pour le Christ vivant. Discutant pied à pied avec Celse, il lui réplique victorieusement en opposant la vie des chrétiens, régénérée par le Christ, aux mœurs corrompues des gréco-romains et de leurs philosophes eux-mêmes, si bien que, grâce à l'exemple que donnent les chrétiens, l'Evangile est plus connu dans l'univers que les systèmes des philosophes. Il montre à Celse que ses attaques contre le christianisme risquent d'atteindre toute croyance spiritualiste au bénéfice du scepticisme pur, d'amener l'homme à se mépriser lui-même, alors que Dieu a voulu l'amener à Lui et en faire un ouvrier de son Royaume.

Au seuil du III^e siècle, la philosophie, surtout le néo-platonisme, se fit dévote ; elle

enseigna la prière, l'ascétisme, la nécessité des œuvres.

A la demande de Julia Domna, seconde femme de l'empereur Septime-Sévère, le rhéteur Philostrate chercha, en racontant la vie d'Apollonius de Tyane, à camper un Christ païen en face du Christ des chrétiens. Son ouvrage parut vers l'an 220.

Cet Apollonius, né au premier siècle de l'ère chrétienne à Tyane, en Cappadoce, était un thaumaturge et un voyant. Philostrate entreprit vraiment d'écrire à son propos « un évangile » (1). Sans faire une seule allusion directe au Christ, ni aux chrétiens, il prêta à son héros des actes et des paroles évoquant le souvenir des paroles et des actes du Christ, mais noyés dans des anecdotes fabuleuses et dans des discours interminables.

Les chrétiens n'eurent pas de peine à répliquer qu'Apollonius connaissait les forces de la nature et que c'est grâce à cette science qu'il a pu faire des prodiges, tandis qu'au Christ, quand Il voulait opérer des miracles, un ordre suffisait sans qu'Il eût besoin d'aucun secours matériel. Au reste, entre la fraîche et sublime inspiration de l'Évangile et l'enseignement élevé mais alambiqué d'Apollonius la lutte n'était pas égale, pas plus qu'entre la puissante organisation du catholicisme et la décrépitude des anciens organismes païens.

(1) L'expression est de Jean Réville : *La Religion à Rome sous les Sévères*, Paris (Leroux) 1885, p. 210, 227.

Après Celse, et plus encore que Celse, le néo-platonicien Porphyre fut le plus redoutable adversaire que le christianisme ait trouvé durant les premiers siècles.

Né à Tyr vers 232-233, il avait été le disciple et l'ami intime de Plotin qu'il avait rencontré à Rome. C'était un esprit cultivé, enthousiaste, mais superstitieux. Il s'était intéressé de bonne heure au christianisme ; dans sa jeunesse il avait connu Origène. Mais, dès ses premiers ouvrages, il prend position contre les chrétiens. Il déclare que les Juifs sont supérieurs aux chrétiens, car seuls ils savent honorer Dieu ; les chrétiens honorent « un Dieu mort, condamné par d'équitables juges, et qui, dans ses plus belles années, attaché par des clous de fer, a péri du pire des supplices ». Ailleurs, il prodigue des louanges au Christ pour mieux railler les chrétiens.

Retiré en Sicile, il écrivit, vers l'an 270, son ouvrage *Contre les Chrétiens*, traité en quinze livres, que Harnack appelle « l'œuvre la plus étendue et la plus savante qui ait été composée durant l'antiquité contre le christianisme ». Cet ouvrage est perdu, mais nous le connaissons par ce qu'en ont conservé les écrivains chrétiens qui l'ont réfuté.

Sa thèse est celle-ci : Les évangélistes sont les inventeurs, non les historiens, des choses qu'ils racontent de Jésus. Pour l'établir, il épluche les évangiles afin d'en mettre en lumière les oppositions qu'il y peut trouver : faits, circonstances, chronologie, etc. Il s'en prend aux apôtres, « gens

rustres et pauvres hères » : surtout à Pierre qui avait tremblé devant une servante et qui, cependant, est devenu le « chef du chœur des disciples » ; à Paul qu'il taxe d'illogisme et dont il discute point par point la doctrine, insistant sur les dissentiments entre les deux disciples (épître aux Galates, ch. II), raillant l'interprétation allégorique que saint Paul avait donnée de l'Ancien Testament. Sa critique est si serrée et si pénétrante que les rationalistes des temps modernes n'ont fait que la rééditer.

Mais, surtout, il s'attaque à l'histoire du Christ, épiluche les textes (1), en accentue les oppositions, critique les actions, les miracles de Jésus ; sa résignation au cours de sa Passion, son silence sous les outrages l'irritent ; il déclare inopérantes les apparitions du Ressuscité à d'humbles femmes, alors que, selon lui, elles auraient dû se produire chez Pilate, Hérode, Caïphe et même au Sénat romain.

(1) Voici un échantillon de ses sarcasmes : « Le Christ a dit : Ceux qui auront cru pourront impunément saisir des serpents et, s'ils boivent quelque breuvage mortel, celui-ci ne leur fera aucun mal. — A ce prix ceux qui sont choisis pour la prêtrise et spécialement ceux qui briguent la dignité épiscopale ou la présidence devraient accepter de se laisser désigner par une coupe de poison : celui qui n'en recevrait aucun dommage serait préféré aux autres. Et celui qui se déroberait à l'épreuve décèlerait ainsi qu'il ne croit pas aux paroles de Jésus. »

Comme Celse, Porphyre reproche aux chrétiens de s'attacher à une « foi irrationnelle ». L'Incarnation n'a aucun sens pour lui ; la pratique du baptême administré à des adultes dont il efface les souillures lui paraît immorale. Il traite de cannibalisme le rite eucharistique. Il s'attaque surtout au dogme de la résurrection à cause de l'importance capitale qu'il a pour les chrétiens. Il passe au crible de sa critique la morale chrétienne, les réunions des chrétiens, leur charité.

L'empereur Julien « l'Apostat » exclut les chrétiens de l'enseignement, de l'armée et de l'administration. Il faut dire que l'éducation chrétienne avait été imposée à Julien par l'empereur Constance, le meurtrier des siens. On comprend que le christianisme lui ait été d'emblée peu sympathique. Interné près de Césarée, il lut les œuvres des philosophes païens, notamment celles de Jamblique, mort depuis peu d'années, et cette lecture contribua à le détacher de toute croyance chrétienne. Devenu empereur, en l'an 361, il s'entoura de philosophes païens qui firent de lui un illuminé et même un fanatique. Il se constitua le prêtre et l'apôtre du paganisme délaissé. Il voulut, qu'à l'exemple de l'athéisme (c'est ainsi qu'il appelait le christianisme), le paganisme s'imposât par la charité et le sérieux de la vie. Il voulut appliquer à la religion romaine les méthodes chrétiennes. Mais le christianisme restait le seul obstacle sérieux à ses projets réformateurs. Peut-être aurait-il eu recours à la persécution, comme

certaines de ses devanciers, mais il mourut au cours d'une expédition contre les Parthes.

Il écrivit contre les « Galiléens » dans la plupart de ses ouvrages, mais surtout dans un traité en trois livres, écrit en l'an 363 et aujourd'hui perdu. Il s'attaque à leur religion « rustique » et dresse en face d'elle la culture grecque seule capable, à son avis, d'ennoblir l'esprit. Il reproche aux chrétiens de mépriser les traditions de leurs pères. L'ordre de l'univers impose l'idée de Dieu, point n'est donc besoin d'une révélation. Et Julien oppose la cosmogonie de Platon à celle de Moïse et le démiurge grec, roi commun de tous les êtres, à l'exclusivisme de la religion juive. Il critique le Décalogue, mais il déclare que les Juifs ont conservé leurs traditions nationales, si absurdes soient-elles, tandis que les « Galiléens » ont rompu avec toutes les traditions. Il raille le baptême qui ne peut guérir aucune maladie physique et qui lave les souillures morales ; il reproche aux chrétiens de substituer la loi nouvelle à la loi que Moïse avait présentée comme éternelle et intangible et de laquelle le Christ avait dit qu'il était venu non pour l'abolir mais pour l'accomplir. Il nie la divinité du Christ, ridiculise son enseignement, particulièrement le précepte de tout donner aux pauvres, de prier pour les méchants, de faire du bien aux ennemis. Il dit que la mort de Jésus fut indigne d'un Dieu ; il relève avec minutie les divergences du récit évangélique, surtout en ce qui touche la Passion et la Résurrection. Il critique

l'ascétisme des chrétiens, leur respect des lieux où des martyrs ont été ensevelis.

Julien avait tort de considérer les chrétiens de son temps comme des gens sans culture. Le IV^e siècle a vu des orateurs et des théologiens chrétiens de valeur : Athanase, Basile, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome. De plus, sa prétention d'incarner l'Hellénisme et la tradition ne reposait sur rien, car il y avait beau temps que les plus grands philosophes grecs ne respectaient plus les légendes de la mythologie ; au surplus, sa propre théologie n'a rien de grec, elle est orientale. Et puis sa foi compliquée, philosophique, pouvait difficilement se communiquer et il est probable que, sauf des cas isolés de retour au paganisme plus ou moins inspirés par l'intérêt, son effort n'eut pas un grand succès.

Quant à Celse et à Porphyre, leur tort a été de ne considérer le christianisme que du dehors. Ils ne l'ont regardé que comme un système philosophique et n'ont fait que le railler ; ils ne se sont pas donné la peine d'étudier sa vie intime, son originalité, sa puissance d'attraction ; leur scepticisme, d'ailleurs, les aurait empêchés de pénétrer jusque là. C'est pourquoi ils n'ont pas atteint sa substance vitale, ils n'ont pas ébranlé, dans l'âme des croyants, les certitudes vivantes, qui sont imperméables aux raisonnements.

★★

Nous avons dit que le rationalisme ultérieur n'a rien trouvé d'autre, pour combattre la

révélation chrétienne, que les objections de Celse, de Porphyre et de Julien. Toutefois, il appartenait aux « savants » des temps modernes de formuler une hypothèse qui aurait stupéfié ces ennemis implacables mais sensés de l'Évangile : à savoir que Jésus n'a jamais existé, qu'il doit être considéré comme un mythe issu de l'imagination de Paul de Tarse. Eux, qui avaient exploité la philosophie grecque, fouillé les traditions juives pour y trouver tout ce qui était susceptible de rabaisser le Christ et de nuire à la foi chrétienne, jamais ils n'ont songé à contester la réalité de son histoire. Une telle idée ne leur serait jamais venue. Au contraire, ils ont compris l'importance capitale de sa personne dans le développement du christianisme ; aussi ont-ils unis tous leurs efforts à l'attaquer.

Sous une forme ou sous une autre, ce sera toujours autour de la personne du Christ que se livrera le combat de l'incrédulité contre la foi. N'a-t-il pas dit : Je suis la Voie, la Vérité, la Vie ; nul ne vient au Père que par moi ?

C'est pourquoi, en ce temps où les puissances de l'ombre donnent une fois de plus l'assaut contre le Fils de l'Homme, nous nous serrons autour de l'unique Sauveur de nos âmes et nous Lui disons, comme Ses disciples des premiers jours : A quel autre irions-nous qu'à Toi ? Tu as les paroles de la vie éternelle !

La Porte de France

C'est dans le mois de la Vierge que la France reconnaissante fête, avec de plus en plus d'éclat, la bergère lorraine qui libéra si providentiellement son sol, voilà cinq siècles.

Malgré l'authenticité indubitable de cette épopée, beaucoup mieux connue que certains faits modernes, c'est toujours avec étonnement que l'on se reporte à cette page extraordinaire de l'Histoire. — Oh ! chacun a bien appris qu'une jeune fille de dix-sept ans, du nom de Jeanne d'Arc, délivra Orléans, battit les Anglais à Patay, fit sacrer le roi à Reims et enfin, prise à Compiègne, fut emmenée et brûlée à Rouen, sur la place du Vieux-Marché, en 1431. Mais réalise-t-on tout ce qu'il y a là d'humanité impossible et de divinement prodigieux ?

Celui qui, parcourant notre beau pays, a vu, dans l'Est, près de Toul, la porte dite « de France », a toutes les peines du monde à se figurer que c'est par là que s'est jouée, un jour, la destinée de notre Patrie ! Oui, par cette petite, toute petite porte de France que l'on a si facilement oubliée, la jeune fille se dirigea vers l'aventure la plus inouïe que l'Histoire européenne ait connue ! Pourquoi par cet étroit passage ? Il y a, de par le monde, bien des passages autrement plus vastes ! — Pourquoi donc l'obscur grotte de Bethléem a-t-elle été le coin terrestre où le Sauveur des hommes est descendu ? Parce que c'est dans la ténèbre la plus profonde qu'éclate

la lumière la plus vive. Parce que, « soufflant où il veut », nous savons que l'Esprit met souvent dans des situations médiocres Ses élus, ceux qui, missionnés par Lui, viennent, en notre vallée de larmes, relever nos courages abattus.

Dans les vestiges imposants de la Rome antique se dressent encore les arcs de Titus et de Trajan; dans toutes les villes au passé glorieux, des forts à pont-levis et à créneaux ont été conservés, au milieu des maisons modernes, pour garder le souvenir; à Paris, l'Arc de Triomphe frémit encore du bruit des dernières fanfares revenant du front. Mais elle, la « Porte de France », demeure perdue dans la campagne, en haut de Vaucouleurs. Le bourg s'étant développé en contre-bas, elle reste toute droite, n'ayant même plus ses murs de prolongement; isolée de quelques informes vestiges du château de ce fameux seigneur de Baudricourt, elle est comme interdite encore de ce qui lui est arrivé.

Abandonnée en sa pierre blanche d'Euville, que surmonte le toit pointu des régions du Nord, on peut cependant la considérer comme une des bornes de l'histoire du Moyen Age. Son cintre n'a sûrement pas livré facilement passage à l'étrange équipée; les têtes durent même s'incliner pour pouvoir passer de Lorraine en France.

Voici Jeanne, l'humble bergère, quittant la petite demeure où elle s'était longtemps défendue du providentiel et harcelant message de monsieur saint Michel et de dame Catherine. Que de paix encore, que de calme en cette maison qu'elle laissait à Domrémy, proche de la Meuse bouillonnante ! Comme

l'émotion vous saisit aussi quand, après avoir dépassé la salle basse de ces lieux sacrés, où l'âtre est intact, on pénètre dans l'obscur recoin d'où montait quotidiennement la prière de cet être d'élection !

On sait la déconcertante randonnée qui a suivi, pour aller à Chinon au milieu de mille dangers, les allées et venues autour d'Orléans, le succès incompréhensible, la remontée vers la ville des sacres, vers les portes de la capitale, pour l'épreuve, et enfin vers le bûcher !

On s'étonne surtout devant la longueur de cette route qui sillonne plus d'un quart de la France. Sans repos, elle partit un 23 février de l'année 1429 et arriva chargée de chaînes, vingt-deux mois après, à Rouen. Moins de deux ans pour chasser les envahisseurs que le chevalier Duguesclin, grand et vaillant connétable du royaume, n'était point parvenu à déloger, en dépit de sa valeureuse carrière !

Par un jour de neige, devant quelques Lorrains étonnés, elle passa par le porche de cette petite porte de France et le grand ruban de routes s'offrit avec tout son mystère à cette enfant qui, jusqu'alors, n'avait connu que la petite sente menant de l'étable de ses agneaux vers le bois chenu. Elle s'engagea courageusement, mais, en réalité, inconsciente de ce qui allait se passer ; elle devait se présenter devant ses hommes d'armes comme extériorisée, ne participant déjà plus aux faits de la terre, mais menée par ses guides invisibles.

Devant l'ingénuité de cette jeune fille qui s'abandonne si simplement au Ciel et, surtout, en présence des événements considérables et totalement

imprévus qu'elle déclenche, comment ne pas s'étonner que des philosophes, des psychologues, des esprits graves pourtant, osent encore prétendre *prévoir l'avenir* et faire des pronostics, avancés comme infaillibles, sur ce qui doit se passer demain ?

La France du début de ce XV^e siècle, souvenez-vous en, était perdue depuis plus de cent ans. L'ennemi gagnait et ravageait le terrain qu'un roi fou et une reine dissolue lui avaient livré ; la peste et la misère décimaient la population, l'implacable destin semblait poursuivre son œuvre de ruine et de mort, lorsque, par un beau matin, une enfant naïve et faible passa la frontière lorraine par une certaine « petite porte », et tout fut changé !

Il faut avouer que, dans aucun autre pays, de tels hauts faits n'ont eu lieu ! Aussi, Français mon frère, ne crois-tu pas qu'il faille plus dignement veiller ? La noblesse de ton sol et le rôle providentiel de ta patrie font peser sur toi une lourde responsabilité et t'obligent à être à la hauteur de ta mission dans le monde. Tu ne peux oublier la Pucelle d'Orléans et tant d'autres héroïnes ou héros et tu ne dois pas craindre ! Demain peut-être, si tu fais en sorte de le mériter, il y aura pour la France une nouvelle porte qui, s'ouvrant de l'Éternité, laissera passer l'être mystérieux et inconnu que nous attendons !

Préparons la venue de ce missionné ; ne dormons pas ; l'exemple évangélique est devant nos yeux : « veillons et prions », en songeant à la petite « porte de France » !

Le Père Serge (Jean de Cronstadt)

Le jugement des hommes étant toujours partial, celui que certains portent sur la Russie contemporaine est exagéré, lorsqu'ils voient là une évolution nouvelle et un exemple à suivre par l'Europe toute entière. D'autre part, la conception opposée, c'est-à-dire celle qui admet un affaiblissement du génie de la race, manque également de vérité. Les premiers, croyant trop à une réalisation immédiate dans le domaine matériel, les seconds, ne comprenant pas le rythme de l'évolution et la nécessité des épreuves pour les nations comme pour les individus. Frappés surtout par les convulsions politiques et sociales, incapables de saisir les limitations propres à chaque race, nous ne pouvons juger sainement l'état du peuple slave. Cependant il nous est possible de dire que la Russie, tout près de prendre une des premières places dans l'ordre spirituel des peuples, demeure, malgré les douleurs actuelles, très protégée par le Ciel. Elle eut du reste des visitations providentielles, des envoyés spéciaux, des saints. Et c'est de l'un de ces hérauts de l'Absolu que nous voulons parler aujourd'hui.

Le père Jean Serguier est né le 19 octobre 1829 dans un petit bourg du gouvernement d'Archangelsk, d'une humble famille. Son père, diacre de l'église, et sa mère, très pieuse, lui donnèrent le goût très profond de la foi.

Dès l'âge de six ans, le petit Jean fut, d'après ses biographes, visité par son ange protecteur et, comme les études qu'il avait commencées lui étaient pénibles et qu'il apprenait difficilement, une demande à Dieu lui obtint « subitement » l'aide nécessaire pour sortir brillamment du séminaire et entrer à l'Académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg. Il avait eu, entre temps, le désir de se faire moine, voire même missionnaire, mais il changea d'avis, ayant compris qu'il avait une tâche à remplir en Russie.

Le père Serge épousa la fille d'un prêtre de Cronstadt, où il se fixa définitivement. Choissant une vie austère, il fit vœu de prière constante, déclarant que l'oraison répétée est une respiration de l'âme de laquelle on ne peut se départir. Et c'est là du reste que son rôle prit une ampleur considérable. Ceux qui l'approchèrent relatent la puissance attractive de ses yeux admirables qui se tournaient perpétuellement vers le Ciel. Quand il priait à haute voix, son improvisation était ponctuée d'étranges éclats ; accentuant certains mots, il implorait parfois avec insistance pour des grâces spéciales. Sa vie était ascétique ; il ne mangeait jamais de viande ; il lui arrivait de tremper ses lèvres dans un verre de vin et de le passer ensuite à un convive qu'il choisissait, lui obtenant par ce fait une aide particulière.

Harcelé par des foules exigeantes, objet d'un véritable fétichisme par ses miracles constamment renouvelés, il devait souvent se défendre d'attouchements, de morsures même. Pendant des

cinq à six heures, le père Serge, tenant le calice, donnait la communion au centre de son église où les fidèles se pressaient, toujours calme et souriant, sans apparence de fatigue. A la langue russe, déjà si riche de tonalités prenantes, il ajoutait des accents particuliers qui, au moment de l'office, donnaient l'impression de cris.

Un de ses biographes raconte que son propre frère, ayant de la tuberculose du larynx à évolution rapide, avait été condamné par les meilleurs spécialistes. Appelé par télégramme, le père Serge vint auprès du moribond. Celui-ci, ne pouvant déjà plus parler, regardait avec des yeux suppliants l'homme de Dieu qui lui demanda : « Crois-tu que je puisse t'aider par la puissance divine » ? Après avoir reçu une réponse affirmative, il souffla par trois fois sur les plaies douloureuses puis, renversant d'un seul coup les médicaments qui étaient sur une petite table, il ajouta : « Tu n'as plus besoin de cela ; viens demain chez moi à Cronstadt, je te donnerai la communion ». Les médecins s'insurgèrent ; mais le malade ayant obéi, malgré la distance et le froid, ses plaies furent cicatrisées et la maladie complètement guérie.

Un jour que, de par l'Adversaire, il avait été enlevé par des bandits et roué de coups dans un repaire, sa femme, qui ne le nommait jamais que « le père Jean », voulut faire venir, quoiqu'il ne les aimât pas, un docteur ami. Mais celui-ci étant absent, ce fut un autre, très dur et sceptique, qui se présenta. Le père sortit au-devant de

l'homme de science et lui dit, par trois fois, en l'embrassant : « Christ est ressuscité », parole qui sert de salutation, dans les pays orthodoxes, le jour de Pâques. Une heure après la consultation, le malade sortait, en disant à un ami présent : « Je te remercie de m'avoir amené un aussi bon docteur : il m'a dit de prendre un peu d'air » ! Mais, chose extraordinaire, en rentrant à Pétersbourg, le docteur avoua à celui qui l'accompagnait que, dès le moment où le saint l'avait embrassé, quelque chose s'était passé en lui et que le Christ était réellement ressuscité en son cœur.

Prenant souvent à son compte les maux du prochain, portant perpétuellement les souffrances de ceux qui venaient à lui, il multipliait les miracles et les conversions par le geste, la prière ou le regard. Et cela parfois avec des brusqueries, des rudesses même qui, quoiqu'elles puissent nous surprendre, convenaient aux âmes naïves de ce peuple simple. Son renom passa même les frontières du pays et il n'était pas rare qu'un millier de lettres arrivassent en une seule journée à son adresse, pour demander son intervention.

On connaît de lui cette prière qu'il prononça vers l'âge de 70 ans : « Je Te remercie de ma vie immaculée bien que le péché m'attire tous les jours et me tourmente. Sans Toi je les aurais tous commis. Tes grâces pour moi sont sans nombre, Seigneur, et je Te remercie de tout ».

Après une activité incompréhensible, un rayonnement sur presque toute la terre russe, il

mourut le 20 décembre 1908, non sans avoir noué le fil sacré avec d'autres envoyés plus secrets.



Voici quelques pensées du père Serge extraites de ses livres *Le Ciel sur la terre* et *Ma vie en Christ* :

« Si tu veux être vraiment humble, estime-toi toi-même plus bas que tous ; car tous les jours et à toute heure tu foules la loi de Dieu ».

« Souviens-toi souvent que le mal est en toi et non dans les hommes ; cette persuasion te préservera de beaucoup de péchés et de passions. Notre misère, souvent, provient de ce que nous attribuons notre mal à un autre ».

« La simplicité est le bien suprême et la dignité de l'homme. Dieu est parfaitement simple parce qu'Il est esprit parfait ».

« Ne désespère jamais de la miséricorde de Dieu, quels que soient les péchés qui t'aient lié par la tentation du diable ; prie de tout ton cœur en espérant être pardonné ».

« L'audace est un grand don de Dieu. Dans les luttes terrestres, le courage et la hardiesse ont une grande importance et font des miracles, à plus forte raison dans le combat spirituel ».

« Ne faites pas attention aux obscurités ni à l'oppression de l'ennemi pendant la prière ; remets-toi fermement à la certitude que la prière recèle les trésors du Saint-Esprit, la paix et la joie du cœur. »

L'amour du prochain

Pour la dixième fois, peut-être, je relisais les livres de Sédîr, vaste trésor de connaissances mystiques où nous pouvons trouver tout ce que notre âme désire.

Et je me demandais — d'autres que moi se sont, sans doute, posé la même question — en quoi l'amour du prochain, sur lequel notre fondateur a tant insisté, constitue ce fil d'Ariane qui suffit seul à nous conduire auprès du Père.

« Chaque minute, écrit, entre autres choses, Sédîr, fournit une occasion d'aimer son prochain comme soi-même ; le difficile, c'est de se forcer à prendre l'aliment. « Ne pas faire aux autres ce que l'on ne voudrait pas qu'ils nous fissent » n'est que la partie passive du précepte. Ce qu'il faut, c'est « faire aux autres ce qu'on souhaiterait qui nous fût fait » en toute circonstance, dans la délibération et dans l'action, dans la sympathie et dans l'antipathie, dans l'indifférence comme dans la compassion. Si l'on se décide, si l'on sent, si l'on parle, si l'on agit pour que l'interlocuteur, le voisin ou la collectivité soient heureux — et on ne se comporte ainsi qu'au détriment de son propre plaisir —, alors on aime le prochain comme soi-même. »

J'avais parcouru cet alinéa bien des fois, j'en avais vaguement saisi l'importance, je m'y étais quelquefois arrêté pendant quelques minutes ; puis, poursuivant ma lecture, je l'avais finalement oublié.

Cela arrive souvent ; ou croit savoir lire ; on parcourt des yeux, on n'assimile pas.

Mais, une fois, j'ai pesé chaque phrase de ce passage, chaque mot même et j'ai été stupéfait, sinon épouvanté, de la signification réelle des termes employés, si on veut les mettre en pratique.

« Faire aux autres ce qu'on souhaiterait qui nous fût fait, et on ne se comporte ainsi qu'au détriment de son propre plaisir ou de son propre avantage personnel ». Retenons seulement ces deux phrases et regardons autour de nous, en nous.

S'il est, au monde, un milieu où l'on voudrait voir le bonheur (parce que nous participons à ce bonheur), c'est d'abord notre foyer et tout ce qui compose notre famille : femme, enfants, frères, sœurs, père, mère. C'est donc dans ce milieu qu'il nous sera le moins difficile de faire abnégation de nous-même, pour que « les autres soient heureux ».

Mais, alors, ce sera pour le *moi* un sacrifice permanent. Ma femme voudra que je fasse des courses pour la maison, quand j'aurais sans doute préféré passer une heure de liberté dans mon cercle ; ou elle exigera que je l'accompagne en visite, quand, fatigué, j'aurais besoin de repos ! Et s'il lui plaît de m'entretenir de la couleur et de la forme du chapeau et des robes qu'elle compte acheter, il faudra que je l'écoute patiemment et jusqu'au bout, que je me force même à prendre goût à ces choses quand elles ne m'intéressent que peu !...

Aux petites crises de nerfs — oh ! tranquillisez-vous, ma femme n'en a jamais !... c'est des autres que je parle — je devrai constamment opposer

le sourire ? Et peut-être moins fréquenter mes propres amis, pour subir la compagnie de ceux qu'on m'impose ? Et combien d'autres sacrifices semblables !

Tandis qu'à l'égard de mes enfants, je me faisais respecter par la crainte et même par un peu de rudesse, voici que maintenant il va falloir m'armer de patience et de douceur !

Et les personnes de ma parenté, en dehors de mon propre foyer, de goûts souvent fort différents des miens, de combien de petites mortifications d'amour-propre ne seront-elles pas l'occasion pour moi !

Or, je le répète, ce n'est là que la partie la plus facile de l'application du précepte d'amour du prochain.

« Ah ! pensai-je alors, en moi-même, que je suis donc loin de cet idéal ! Mais à quoi bon me décourager ? Si je faisais un petit essai loyal, pour voir ce que cela donnera ?

Eh bien ! vous le dirai-je ? j'ai commencé ; oui, j'ai osé ; et, quoique mes pas sur ce chemin raboteux soient encore chancelants, j'ai, au bout de peu de temps, constaté une amélioration dans mon foyer où il y a maintenant plus de bonheur et de sérénité. J'en ai eu une joie profonde, mille fois plus précieuse que les plaisirs que j'ai dû sacrifier.

« Mon joug est doux et mon fardeau léger ! » Elle était donc vraie, d'une vérité divine, cette parole du Christ que je lisais sans la comprendre ou que je ne saisissais qu'avec mon intelligence, c'est-à-dire très superficiellement et toujours avec une arrière-pensée sceptique ! Maintenant elle devient pour moi de

l'expérience vécue, de la vie. Combien cette certitude vivante est supérieure aux croyances mentales toujours précaires, sujettes au ver rongeur du doute ! Ou plutôt ce n'est plus une simple certitude, c'est une plénitude qui nous transfigure.

Mais si, à peine engagé sur ce nouveau chemin, j'en éprouve déjà de telles joies, quelle ne doit pas être la félicité de ceux qui le suivent depuis de longs siècles, qui sont déjà des « soldats » et des amis de Dieu ! Et comme je comprends maintenant cette autre parole du Sauveur : « Gardez mes commandements afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite. »

René Fersanges

René Fersanges, béatement étendu dans un fauteuil, dégustant au fumoir une tasse de café fort, auquel il mêlait l'arôme d'une cigarette exotique, regardait en rêvant deux faire-part disparates. L'un était un fin bristol armorié lui annonçant l'heureuse entrée en ce monde de Gisèle, la fille tant souhaitée de ses vieux amis de St Pré ; l'autre était une lettre, largement endeuillée, le conviant au service funèbre d'un vieillard qu'il connaissait assez peu.

René, qui frisait la quarantaine, riche, désœuvré, vaguement littéraire et collectionneur, vieux garçon impénitent, soignait avec grâce une paresse égoïste et bon enfant qui lui servait de philosophie. Très aimé dans le milieu mi-snob, mi-artiste qu'il fréquentait, conduisant en professionnel une voiture dernier cri, il promenait sa nonchalante

bonne humeur et son ironie aimable dans les expositions, les ventes « chic » et chez les antiquaires. C'est dans ce monde mélangé qu'il avait autrefois reçu le surnom de « Veule l'Eros », à cause de ses succès féminins faciles et douteux.

Tandis que ses yeux erraient du petit carton blanc à la lettre noircie, il monologuait intérieurement :

— ...L'une entre, et l'autre sort. Et celle qui entre sortira. Et c'est toujours la même chose. Pourquoi ? Dieu ! que la vie est bête !...

Il vida sa tasse commencée.

— Café froid !... ça ne vaut rien. C'est comme la vie. Au début tout parfum et chaleur ; après, froid et sans goût... après... la tasse est vide.....

Se levant pour sortir, comme à son habitude, il jeta un regard à la haute glace de l'entrée qui lui renvoya une silhouette épaissie et molle qu'il regarda sans complaisance.

— « Veule » vieillit... l'Eros devient moche... Pouah !

Préoccupé par cette impression amère, il atteignit la rue ; puis, fouetté par l'air printanier, le nez au vent, il entreprit de la descendre d'un pas relevé. C'est alors qu'un profil blotti contre une porte, arrêta son regard.

Il s'agissait d'un vieux mendiant qui se tenait là, chantonnant d'une voix cassée des refrains d'autrefois en tendant aux passants une casquette grasseuse.

Pourtant une noblesse persistante marquait le vieux visage. Le temps, en le burinant comme un maître ciseleur, n'y avait gravé que des lignes sereines et puissantes ; il en avait respecté les yeux dans leur forme et leur avait laissé cette lumière candide qu'on trouve en de certains regards d'enfants.

Inconsciemment touché de la douceur calme qui semblait émaner du vieillard, René Fersanges, en déposant son obole, daigna lui adresser la parole.

— Ça va-t-il un peu, votre petit commerce ? fit-il.

Les yeux étonnamment lumineux du vieux se posèrent sur ceux de René ; celui-ci eut l'impression que ce regard limpide le pénétrait entièrement, le devinait, le disséquait. Et, avant qu'il fût remis du choc désagréable que lui causait cette sorte de violation de sa conscience, la voix du mendiant lui parvint, non plus chevrottante comme dans la chanson, mais grave et musicale, nette et péremptoire :

— Merci, Monsieur, disait l'homme, mon commerce va toujours mieux que le vôtre.

Interloqué, René fut sur le point de répondre, d'un ton sec, qu'il n'était pas commerçant. Mais l'autre, sans lui en laisser le temps, reprit :

— Vous voulez dire que vous n'êtes pas commerçant. A ce compte-là, moi non plus. Mais je veux dire que, de nos deux vies, l'une est pleine et l'autre vide. On vous envie et je vous plains. De nous deux le plus pauvre, c'est vous.

— Je ne vous permets pas de me parler sur ce ton, fit René indigné. Bonsoir...

Et il fit un pas.

Le mendiant ne fit pas un geste. Mais une telle expression, et si inattendue, de tendresse passa dans ses yeux, une si intense prière, un désir si impératif de voir René rester, que celui-ci eut une hésitation. Et la même voix, musicale et péremptoire, lui parvint comme dans un rêve.

— Restez ! C'est le vieux mendiant du coin qui vous en prie. Sait-on jamais qui est le vieux mendiant devant lequel on passe ?

On ne vous a jamais parlé, du moins de choses utiles. Aujourd'hui, il faut que vous m'entendiez.

Il y en a qui entrent dans la vie, et d'autres qui en sortent ; cela vous paraît bête.

Moi, je vous dis que c'est le plus poignant des drames.

— Mais... comment savez-vous ? fit René.

— Que ne sais-je pas ?... La vie n'est pas une tasse de café qu'on vide et dont il ne reste qu'un peu de marc. C'est bien autre chose. La vie n'est pas veule.

Et la voix, plus prenante et musicale que jamais, poursuivit :

— La vie... c'est un devoir qu'on commence en naissant, qu'on achève en mourant, mais dont la cote n'est donnée qu'au delà de la mort.

Avez-vous songé, Monsieur, que nos existences, toutes différentes en la suite de leurs jours, sont toutes identiques en leur fin : nous mourrons !

Nous vivons soixante, soixante-dix ans, plus ou moins. Mais un jour nous mourrons

Ce jour-là, on vous demandera des comptes.

Qu'est-ce que vous répondrez ?

— Mais... que je n'ai jamais fait de mal !

— Et vous croyez que c'est suffisant d'être négatif. Vous pensez que tous les jours qu'on vous a donnés sont assez employés parce que vous en assassinez les heures positivement à rien ! Il vous semble qu'en montrant vos bibelots, vos petits écrits et votre permis de conduire au Juste Juge, et en lui disant : Je n'ai pas fait de mal, cela lui suffira ?

En êtes-vous certain ? »

Et s'il vous dit : Qu'as-tu fait de bien ?

Quand as-tu lutté contre ta paresse ?

Quand as-tu lutté contre tes désirs ?

Quand as-tu prié pour les autres ?

Quand as-tu souffert de te sentir impuissant à soulager ton frère ?

Quand as-tu pris le chemin difficile de préférence au facile ?

Quand as-tu sacrifié ton plaisir pour le plaisir des autres ?

Au fur et à mesure qu'il parlait, le vieux mendiant semblait grandir. En prononçant la dernière phrase, il posa son doigt maigre sur la main de René, un doigt brûlant comme un fer rouge. Celui-ci fit un brusque mouvement.

...Alors, tout disparut. René Fersanges s'aperçut qu'il avait dormi et rêvé dans son fauteuil et que sa cigarette, lentement consumée, venait de le brûler.

Mais c'est la brûlure morale qui fut, pour lui, la plus salutaire !

Questions et Réponses

« Comment expliquez-vous la parole du Christ au jeune homme riche : « Va, vends tes biens; donnes- » en le produit aux pauvres, puis viens et suis-moi. » Si tout le monde appliquait cette parole à la lettre et se dépouillait de tout, la vie ne deviendrait-elle pas impossible par la paralysie de toute industrie humaine, de tout commerce, etc. ? »

REPONSE. — Certains écrivains de nos jours ont, en effet, pris prétexte de cette parole de Jésus pour déclarer l'Evangile inapplicable. Ils disent que les apôtres eux-mêmes n'ont pas pu entièrement mettre en pratique ce précepte. Voilà comment on dessert le christianisme, en s'attachant à la lettre des Ecritures, au lieu d'en comprendre l'esprit.

Nous ferons remarquer d'abord qu'à la suite des paroles rapportées par notre correspondant, l'Evangile dit que « LE JEUNE HOMME SE RETIRA TOUT TRISTE, CAR IL AVAIT DE GRANDS BIENS », ce qui démontre, à l'évidence, qu'il était un RICHE AVARE et qu'il se faisait illusion sur lui-même en s'imaginant qu'il avait gardé tous les commandements de la Loi, comme il l'a prétendu devant Jésus. Un vrai disciple, se trouvant en présence d'une invitation directe du Maître de vendre ses biens et de Le suivre, n'aurait pas hésité, une seconde, à

le faire. Or, au contraire, ce jeune homme « s'en alla tout triste » !

A lui donc, puisqu'il était attaché à ses richesses matérielles, s'appliquait sagement l'injonction du Christ de les quitter, afin de n'en pas être le prisonnier, ce qui ne veut pas dire que tous les hommes doivent faire de même.

Ce que Jésus demande, c'est la **PAUVRETÉ EN ESPRIT**, le détachement intérieur non seulement des biens sensibles, mais aussi de ceux de l'intelligence, de l'art, de la gloire terrestre, en un mot de toute possession. Il faut avoir le cœur libre à l'égard de tout, ce qui n'est pas inconciliable avec le fait de posséder de la fortune, des connaissances scientifiques ou artistiques, de la renommée, etc. Ce qui est important, c'est de n'en pas être l'esclave, d'être prêt à tout sacrifier pour le service du prochain.

Si le dénûment matériel était indispensable à la régénération spirituelle, on ne s'expliquerait pas que David et Salomon fussent des prophètes, puisqu'ils étaient en même temps des rois; ni que sainte Elisabeth fût reine de Hongrie et saint Louis, roi de France! La tradition rapporte également que Lazare et ses sœurs Marthe et Marie, contemporains et amis particuliers de Jésus, n'étaient pas dénués des biens de la terre.

S'il suffisait de s'appauvrir volontairement pour avoir la vie éternelle, ce serait bien trop facile, tandis que « la pauvreté en esprit », requise pour entrer dans le royaume de Dieu, est un état de dénûment intérieur auquel n'atteignent que de rares disciples.

« J'avais faim et vous m'avez donné à manger; » j'étais nu et vous m'avez vêtu. » Comment pourrait-on mettre en pratique ces divins préceptes, si on n'a soi-même rien pour donner à manger aux autres ni pour les vêtir ?

Et, quant à l'industrie, au commerce et au travail humain en général, que notre correspondant craint de voir paralyser par l'application des maximes du Christ, nous répondrons que l'Évangile est loin de conseiller la

paresse et l'inaction. Il est, au contraire, le plus grand professeur d'énergie qui existe. Qu'il nous suffise de rappeler la parabole des talents où le Maître a loué les serviteurs vigilants qui avaient fait fructifier les sommes à eux remises, tandis qu'Il a désapprouvé le mauvais serviteur qui a été mettre paresseusement en terre l'unique talent à lui confié.

Celui qui n'a rien à donner ne sera sollicité par personne; mais celui qui possède des biens et qui veut appliquer les commandements sera bientôt harcelé de tous côtés et, s'il désire faire face à toutes les demandes, il devra déployer une énergie dont peu sont capables. C'est pourquoi nous ne devons juger personne: il est plus facile de suivre le Christ dans l'état de pauvreté qu'au sein des richesses, mais ce n'est guère impossible dans l'un comme dans l'autre cas. Chacun a sa route.

Entr'aide

Comité français de l'Enfance déficiente, présidente Mme Bernadac, 13, rue Edouard-Robert, Paris (12^e). Téléphone : Diderot 13-16.

Œuvre de l'Hospitalité de Nuit, 122, boulevard de Charonne, Paris. Petits appartements particuliers pour dames âgées, institutrices ou employées peu aisées. Renseignements : 59, rue de Tocqueville, à Paris. Téléphone: Wagram 35-80.

LIVRE REÇU : Emile CHRISTOPHE. — Mensonge et Danger du Spiritisme. — Un volume in-12 de 144 pages (Edition de la Revue des Indépendants). — Broché : 15 francs.

L'ÉDITEUR : A.-L. LEGRAND, 3, rue du Point-du-Jour, Bihorel (S.-I.)

Directeur du service d'édition de la Société immobilière des *Amitiés Spirituelles*

Imprimerie spéciale des *Amitiés Spirituelles*, 86, boulevard des Belges, Rouen

Bibliothèque des Amitiés Spirituelles

Éditions A.-L. Legrand, 2, rue du Point du-Jour - Bihorel - S.-I.)

Ouvrages de Sédit :

Les Amitiés Spirituelles, 15^e mille, in-16, 32 p., 0 fr. 50.

Origines du mouvement. — But et directives. — Moyens d'action. — Appel.

La Vraie Religion, 25^e mille, in-16, 20 p., 0 fr. 50.

La Vie chrétienne selon l'Évangile.

Les Sept Jardins Mystiques, 2^e éd., in-16, 88 p., 7 fr.

Manuel décrivant les phases de la vie intérieure, selon l'Évangile.

Les Directions Spirituelles, 2^e éd., 40 p., 7 fr.

Déjà sur demande adressée à la « Bibliothèque des A. S. »

Le Vrai Chemin vers le Vrai Dieu, 20^e mille,

in-16, 24 p., 0 fr. 50.

Le chemin pour aller à Dieu ; la méthode pour aider nos frères.

Le Cantique des Cantiques, 2^e éd., 60 p., 7 fr.

Les étapes de la communion mystique de l'âme humaine avec le Verbe

Initiations, 3^e éd., in-8, 320 p., 15 fr.

Histoire de l'illumination de l'homme, son passage de l'intellectualisme au mysticisme.

La Guerre de 1914 selon le point de vue mystique,

6^e éd., in-8, 138 p., 7 fr.

Les causes profondes des batailles internationales et la paix internationale.

Les Forces Mystiques et la Conduite de la Vie,

4^e éd., in-8, 260 p., 15 fr.

Directions inspirées uniquement de l'Évangile pour la conduite de la vie.

Mystique Chrétienne, in-8, 228 p., 15 fr.
Douze conférences faites par Sédir.

Le Martyre de la Pologne, in-18, 46 p., 3 fr.
Les rapports de la Pologne avec la France.

Les Rêves, in-16, 66 p., 5 fr.
Le mécanisme, les objets, l'art, l'interprétation et un lexique du Rêve.

Histoire et Doctrines des Rose-Croix.
in-8, 380 p., 30 fr.
Tout ce qu'il est possible de savoir concernant cette mystérieuse fraternité.

Ouvrages d'Émile Besson :

Les Logia Agrapha, Lafuma, 20 fr. — vergé, 9 fr.
Paroles du Christ qui ne se trouvent pas dans les Évangiles canoniques.

Bouddhisme et Christianisme, in-8, 64 p., 4 fr.
Cette étude montre l'opposition irréductible qui existe entre le bouddhisme et le christianisme

Ouvrages du D^r Gaston Sardou :
in-16, 3 fr. le volume.

Le Chêne, l'Olivier, l'Étoile.
L'épopée de 1914-1918 rejoignant les magnificences de l'antiquité gréco-romaine.

Le Beau Voyage à la Rochelle.
Analyse du travail interne auquel doit se livrer le peintre

J. Beck : Jan Bielecki. — L'Homme et la Vie.
In-8 raisin, 52 pages, vergé antique. Prix : 5 fr.
Exemplaires numérotés. sur Lafuma. — 7 fr.

Cette étude consacrée au premier président des « Amitiés Spirituelles », en Pologne nous livre le secret de son action mystique et sociale.

Quelques ouvrages rares :

De Sédir : L'ENFANCE DU CHRIST, éd. 1914, 20 fr. — **LES FORCES MYSTIQUES ET LA CONDUITE DE LA VIE**, éd. 1916, 20 fr. — **INITIATIONS**, éd. 1917, 20 fr. — **LES SEPT JARDINS MYSTIQUES**, éd. 1918, 10 fr.

- Le Devoir Spiritualiste, 5^e éd., in-8, 100 p., 3 fr.
L'idéal évangélique, sa conception, sa réalisation dans l'existence quotidienne.
- L'Enfance du Christ, 2^e éd., in-8, 204 p., 15 fr.
- Le Sermon sur la Montagne, in 8, 230 p., 15 fr.
- Les Guérisons du Christ, in-8, 226 p., 15 fr.
- Le Royaume de Dieu, in-8, 243 p., 15 fr.
- Le Couronnement de l'OEuvre, in-8, 204 p., 15 fr.
Ces cinq volumes constituent la série des commentaires de Sédir sur l'Évangile.
- Quelques Amis de Dieu, Lafuma, 15 fr., — vergé, 10 fr.
Les Saints — Jeanne d'Arc — Pascal — Le Curé d'Ars — Un Inconnu — Le Mystique dans la Société contemporaine — Les Amitiés Spirituelles.
- L'Énergie Ascétique, in-16, 48 p., 4 fr.
L'esprit général selon lequel doivent être conduits les travaux de la vie intérieure.
- L'Évangile et le Problème du Savoir, in-16, 32 p., 1 fr.
Discours prononcé à une réunion générale des Amitiés Spirituelles.
- Méditations pour chaque Semaine, in-16, 132 p., 5 fr.
A ceux qui préfèrent l'Évangile à ses commentaires.
- L'Éducation de la Volonté, in-16, 32 p., 1 fr.
Cette étude fait suite à l'Énergie Ascétique dont elle précise les données générales.
- Le Berger de Brie, Chien de France, in-8 raisin,
 116 p., illustrations hors texte, 15 fr.
Dans cette étude consacrée à une race de chiens attachante entre toutes, il est parlé avec une émotion qui se communique de « cet admirable serviteur, ce compagnon de l'homme qui mérite, mieux que bien des humains, le beau nom d'ami ».
- Le Sacrifice, in-8, 80 p., 10 fr.
Le sacrifice antique — Le sacrifice du disciple — Le sacrifice de Jésus-Christ.

Ouvrages d'Emile Catzeffis :
in-16, 3 fr. le volume.

Spiritualisme et Matérialisme.

A ceux que le doute assaille, que la négation matérialiste déconcerte et qui cherchent leur voie

Christianisme et Panthéisme.

Etudes critiques des deux philosophies.

Cosmogonie chrétienne et Cosmogonie astrologique.

Doctrines de la transcendance et de la providence de Dieu, réfutations des assertions panthéistes

La Doctrine de l'Unité en Jésus-Christ.

Etude et commentaire du livre du Père Sabbathier, moine du 17^e siècle, intitulé : L'Ombre idéale de la Sagesse universelle

Le Salut pour Tous.

A la doctrine de la damnation éternelle réponse de l'Evangile. L'espérance du salut pour tous.

Les Disciples de l'Evangile.

Qui sont les disciples — La formation des saints est le but de la création. — Tous les hommes sont appelés

L'Apostolat chrétien.

Montrant qu'il n'atteint son objet que par l'humilité, la charité et la prière.

Le Chemin de la Foi, éd. 1933, 5 fr.

Choix de la Maison spirituelle. — Le rôle secondaire de l'intelligence — La Foi qui sauve.

J. LOPOUKHINE :

Rééditions

Quelques traits de l'Eglise intérieure, vergé, 12 fr.

(Traduit du russe — Imprimé à Moscou en 1810 .

De l'unique chemin qui mène à la vérité, et des diverses routes qui conduisent à l'erreur et à la perdition.

Ces ouvrages sont en vente chez A.-L. Legrand, éditeur, 2, rue du Point-du-jour, Bihorel-les-Rouen S.-I. — Chèques postaux : Rouen n° 4189 - (Prière d'ajouter 10 % pour les frais d'envoi (France) et 20 % pour l'Etranger). Notre Editeur reçoit tous les samedis, de 14 à 16 heures, et sur rendez-vous Téléphone Bihorel 912-25

V estiaires

fonctionnent aux sièges de nos Comités. Nous espérons en étendre peu à peu la création à tous nos Comités provinciaux. Nous demandons à tous de vouloir bien nous aider à les entretenir et à les développer.

Conférences

sont données par quelques membres de la Société, à des intervalles irréguliers, à Paris, en province et à l'étranger, selon les désirs et les besoins des adhérents. L'entrée de ces conférences est toujours libre.

La Revue

« les Amitiés Spirituelles » a paru pendant sept années sous la direction de Sédir. Elle renferme des études sur la religion, la morale, la philosophie, l'art, les problèmes sociaux et familiaux, l'entraide. La mort de Sédir en a interrompu la publication ; toutefois il nous reste des collections complètes des dernières années et des numéros séparés des premières, au prix de un franc l'exemplaire. Elle a été remplacée, pour servir de lien entre les membres de l'Association des « Amitiés Spirituelles », par un Bulletin réservé aux sociétaires.

Les Editions

La liste des ouvrages de Sédir et de nos publications est envoyée sur simple demande adressée à la Bibliothèque des Amitiés Spirituelles, 2, rue du Point-du-Jour, à Bihorel-lez-Rouen (Seine-Inférieure). Notre Editeur reçoit le troisième jeudi à Paris, 5, rue de Savoie, de 14 à 16 heures, et sur rendez-vous.

*Pour tous renseignements
écrire à Albert Legrand
2, rue du Point-du-Jour
Bihorel-lez-Rouen (S.-I.)*